

Depuis longtemps on a dû remarquer que le public désirait pour la jeunesse canadienne un établissement où l'on donnât une éducation qui tint le milieu entre celle des collèges et celle des écoles élémentaires. On se rappelle les sacrifices que fit en 1836, la législature de la province, pour procurer au pays une école normale. Le succès, il est vrai, par le malheur des temps, n'a point répondu au but qu'on se proposait alors, mais on n'en a pas moins resté convaincu qu'un établissement de ce genre était pourtant utile, nécessaire même parmi nous. Plus nous avançons, plus le besoin augmente et se fait sentir. C'est donc rendre un véritable service aux Canadiens que d'établir une maison qui soit en état de satisfaire aux exigences et aux vœux de la nation, et c'est ce que se proposent les directeurs du Collège de Chambly. On connaît l'ardeur et l'empressement que son vénérable supérieur et fondateur a toujours montré pour l'éducation et l'avancement de son pays : ses généreux sacrifices sont là pour déposer en sa faveur. S'il consent à changer le mode d'éducation dans son collège ce n'est donc point pour abandonner la belle œuvre qu'il avait commencée, mais pour la rendre plus utile et dans l'espérance de mieux rencontrer les vœux et les désirs de ses concitoyens. En effet, on convient généralement que l'éducation collégiale est la mieux pourvue et celle qui est la plus répandue dans le pays. Les directeurs du collège de Chambly ont donc cru, avec l'assentiment de Mgr. de Montréal, qu'ils pourraient consacrer cette maison à un enseignement d'un genre différent, sans nuire considérablement aux études de collège, et sans priver personne des moyens d'étudier le latin, vû que les autres collèges sont en état d'admettre tous ceux qui voudraient s'y présenter à cette fin.

Le but que se proposent les directeurs du collège de Chambly est maintenant facile à comprendre. On n'y étudiera point le latin. Mais en revanche, on y enseignera les langues française et anglaise dans toutes leurs parties ; l'arithmétique et la tenue des livres y seront l'objet d'une étude toute spéciale ; la géométrie et l'architecture y auront aussi une place distinguée. L'histoire et la géographie, et s'il est possible, l'agriculture n'y seront point non plus négligées, ainsi que la religion surtout, comme il y a tout lieu de le croire, quand on saura que ce seront des Frères religieux qui seront à la tête de cette maison. Comme l'on voit, c'est une éducation commerciale, achevée autant que possible, qu'on se propose d'y donner. Il pourrait bien se faire que le début en fut un peu difficile et que le succès pour commencer en parût peu considérable. Il doit en être ainsi, et nous pensons que cette difficulté continuera à se faire sentir et ne disparaîtra qu'à mesure que les écoles modèles se multiplieront et se perfectionneront. C'est une école modèle de 1^{re} classe que l'on veut établir, il faudrait donc pour la mettre en état d'atteindre son but que ceux qui s'y présenteront, eussent déjà une éducation avancée, et nous croyons que c'est le défaut de cette éducation élémentaire qui a fait manquer si complètement l'école normale de 1836.

Outre les avantages susdits que l'éducation en général ne peut manquer de tirer de l'établissement d'une école de ce genre, il en est un autre qu'on doit regarder comme de la dernière importance. Nous voulons parler de la qualification des maîtres d'école dont la disette se fait si grandement sentir. On sait que le plus grand obstacle dans les écoles élémentaires vient du manque de maîtres qualifiés, au moins sous le rapport de l'éducation et de la méthode d'enseignement. Il n'y a point de doute que le seul moyen de faire disparaître ces difficultés, c'est d'avoir une école supérieure qui soit elle-même un modèle, et où pourront se former ceux qui se destinent à l'enseignement. C'est encore ce que se proposent les directeurs du collège de Chambly. Cet établissement, par cela seul qu'il se propose de former des maîtres qualifiés pour l'enseignement, doit rencontrer l'approbation et l'encouragement de tous les amis de l'éducation, et cette sympathie doit être d'autant plus grande que le besoin est plus universel et plus pressant. Pour nous, nous formons les vœux les plus sincères pour que cet inappréciable projet puisse être mis à exécution, et nous espérons que la législature ne manquera pas de venir au secours d'un établissement si utile et si nécessaire.

Comme ce nouvel arrangement doit inévitablement nécessiter plusieurs changements dans l'établissement, et que ce n'est que ces jours derniers que les directeurs se sont décidés à tenter ce nouvel ordre de choses, l'ouverture des classes sera retardée de quelque temps pour disposer la maison convenablement, donner au public le tems de faire ses demandes, et s'assurer par là de son approbation et de son encouragement. Nous donnerons sous peu, le jour de l'ouverture de la maison. Les directeurs du collège de

Chambly se flattent qu'on voudra bien les excuser, s'ils n'ont point ouvert plutôt qu'il n'y aurait point de classes latines cette année à Chambly. Car ce n'est qu'à la fin des vacances qu'ils se sont enfin décidés à adopter ce nouveau plan d'éducation.

Nous croyons de plus devoir observer, en finissant, que ce changement n'empêchera pas d'avoir une classe élémentaire pour les commençans, afin de faciliter par là l'instruction des enfans de la paroisse et de donner à ceux qui le désireraient, le moyen de commencer et de finir leur éducation sans changer de maison.

Les nouvelles politiques sont toujours dépourvues de beaucoup d'intérêt. Nous sommes encore dans le *statu quo*. Les membres du nouveau cabinet ne sont pas définitivement connus. Il paraît pourtant à peu près certain que M. D. B. Papineau fera parti du nouveau ministère. Sir Charles vient encore de déclarer, en répondant à une adresse des habitans du comté de Drummond, qu'il n'avait retardé la composition de son cabinet, que parce qu'il voulait qu'il rencontrât l'approbation du peuple et du parlement, et qu'après beaucoup d'obstacles qu'il avait enfin surmontés, il était sur le point de faire connaître les mesures qu'il venait de prendre et qui, comme il s'en flattait rencontreraient l'approbation de la province.

Chez nos voisins la question du futur Président est presque l'unique préoccupation de la presse. Les meneurs ne perdent point un instant sans travailler à grossir leur parti. Là, comme ici, chacun abonde dans son sens, et il ne manque pas de gens qui s'imaginent être les seuls qui comprennent véritablement les intérêts de leur patrie, et qui regardent et signalent comme des traîtres ceux qui ne pensent pas comme eux. De là vient que les whigs ne jurent que par H. Clay, leur idole ou plutôt celui qu'ils regardent comme le partisan d'une idole qui leur est plus chère encore, leurs propres intérêts, tandis qu'il n'ont que le plus profond mépris pour les démocrates et M. Polk, leur candidat, qu'ils habillent de la manière la plus comique.

On peut bien supposer que ceux-ci ne se laissent pas mépriser et habiller si ridiculement sans chercher du moins à payer de retour leurs charitables compatriotes, et à leur passer quelques-unes de leurs douceurs démocratiques. Ce pauvre M. Clay, si beau, si gentil, si parfait parmi les whigs, se trouve furieusement méconnaissable, quand une fois il tombe entre les mains de ses adversaires. Pourquoi cela, dira-t-on ? C'est pour nous un mystère. Est-ce que les whigs en n'apercevant que les belles qualités de M. Clay, n'ont remarqué que les défauts de M. Polk, tandis que les démocrates ne verraient ce dernier que du bon côté et n'apercevraient que célérité et fourberie dans le premier ? Si je ne craignais d'être entendu, je vous dirais à l'oreille, c'est, voyez-vous, que l'intérêt de M. Clay se trouve lié avec celui de son parti, tandis que c'est tout le contraire avec M. Polk. Après cela vous sentez que celui qui est démocrate est un traître aux yeux des whigs qui naturellement regardent leurs intérêts propres comme étant exclusivement les intérêts de la patrie. Les démocrates, à leur tour, doivent avoir beaucoup de difficulté, comme on le pense bien, à ne pas être persuadés du contraire. Delà vient que Messieurs les Républicains quelque libéraux qu'ils se disent, poussent pourtant leur libéralisme jusqu'à taxer de traîtres et d'ennemis de la patrie, ceux qui sont assez indépendans pour pouvoir différer de sentiments et penser librement par eux-mêmes. Malheureusement nous craignons que cette dictature arbitraire ne veuille s'établir jusque parmi nous, et que ceux qui s'aviseront de parler, sans dire *amen*, au doctrinarisme du jour, ne s'entendent aussitôt appliquer ces mots d'Horace : *Fenum habet in cornu, hunc, tu Romane, caveto*. Du moins nous sommes peinés d'apercevoir tant de passions dans les différens partis et qu'on ne puisse soutenir ses sentimens et essayer de refuter ceux des autres sans les pervertir et les empoisonner. Nous craignons que cette conduite ne décède plus d'intérêt particulier que d'amour de la vérité et du bien public.

NOUVELLES RELIGIEUSES.

CANADA.

—Le 25 après vêpres, à la suite d'un discours prononcé par Mgr. l'évêque de Sydimie, le clergé de la cathédrale, avec celui de la paroisse de Saint-Roch et celui de l'église de Saint-Patrice, s'est rendu en procession au lieu où s'élève le palais épiscopal, en passant par la rue Buade. Le clergé, parvenu près de la bâtisse, a été joint par Mgr. l'évêque de Québec, qui l'attendait dans ses appartemens, et Sa Grandeur, revêtu des ornemens épiscopaux s'est rendue à l'endroit désigné pour la pose de la pierre angulaire de la cha-